

Avant-propos

On trouvera dans ce lexique un choix de faits, accompagnés de commentaires. Ces derniers sont essentiels : ils permettent de mettre les faits en perspective, de les faire comprendre. Comme dit Pirandello : « Les faits sont comme des sacs. Quand ils sont vides, ils ne tiennent pas debout. »

La perspective adoptée est plutôt celle d'un littéraire ou d'un anthropologue que d'un historien. Quoique certaines hérésies soient objectivement, substantiellement, aux yeux de l'historien, plus importantes que d'autres, aucune n'a paru être ici à négliger, si folklorique, pittoresque ou étrange soit-elle. Toutes font penser, imaginer, les petites comme les grandes. Elles éclairent l'esprit sur son fonctionnement et alimentent toujours l'imaginaire. Les hérésies ne sont pas seulement des documents sur le passé, elles sont aussi des propositions à l'inventivité permanente de l'esprit. Beaucoup pourraient même être la matrice de bien des romans pour aujourd'hui.

Le point de vue étant plus littéraire qu'histori-

Avant-propos

que au sens étroit du mot, on ne s'étonnera pas de l'importance accordée au travail sur le texte, ici celui de la Bible : le sens d'un texte se fait de sa réception par le lecteur. Comment les différentes hérésies ont-elles lu le texte, c'est ce qu'on s'est efforcé de scruter. Jusqu'à quel point leur angle de vue ou leur choix de lecture (« hérésie » signifie « choix » en grec) est pertinent, c'est la question qu'on s'est posée. Tout part du texte, de son interprétation active, donc en quelque sorte de sa réécriture à cette occasion, et aussi tout y revient. Comme dit Montaigne : « La plupart des occasions de trouble du monde sont grammairiennes. » Mais il ajoute aussi : « C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire griller un homme tout vif. »

On n'est pas ici dans la pure spéculation désincarnée. Les enjeux sont graves : on meurt pour des mots. Puisse ce livre faire réfléchir un peu les esprits trop sûrs d'eux-mêmes, et les rendre un peu plus tolérants...

Il faut maintenant prévenir un préjugé tenace. On croit qu'en matière religieuse il y a au départ une unité ou un consensus, et qu'ensuite seulement, progressivement, s'écartent de cette unité ceux qu'on appelle les marginaux, les déviants, les hérétiques. Au contraire, la diversité est première et l'unité seconde. Au commencement est la complexité, le disparate, la dissonance. Il n'y a ni unanimité ni symphonie ou accord des voix. Comme disent par métaphore les chercheurs

récents travaillant sur les débuts du christianisme, on est au départ plus proche de Stravinski que de Haydn. Ou encore, ce tableau des origines ressemble à un tableau impressionniste : de loin l'ensemble est harmonieux et fondu, et de près on voit les touches de couleur, bien distinctes. Les hérésies rendent compte de ce foisonnement, qui est originel, principal.

Ensuite s'installe, commandée par l'Institution, une *doxa*, une opinion obligée. Elle se donne comme vérité à répéter mécaniquement de haut en bas. C'est ce que dit le mot « catéchisme » : répéter comme un « écho » une vérité descendant du haut vers le bas (*kata*). Parallèlement on essaie de rendre lisses et consensuels des textes au départ complexes et allant dans de multiples directions. Ainsi le texte reçu dit « alexandrin » du Nouveau Testament, représenté par les grands manuscrits du 4^e siècle (*Vaticanus, Sinaiticus*), gomme ou escamote les hésitations, les doutes, ou à tout le moins la multiplicité potentielle des scénarios, lisibles dans beaucoup de variantes bien plus anciennes. C'est un travail fort dommageable de rabotage et d'aplatissement.

Enfin sont promulgués les dogmes. À l'instigation des conciles, sous l'égide du Saint-Esprit, est indiqué ce qu'on doit croire et penser. L'unanimité alors est requis. Mais ici, derrière l'idéologie, il y a aussi, bien sûr, des enjeux de pouvoir : on veut modeler les esprits pour mieux diriger les hommes.

Avant-propos

Cette attitude est évidemment surtout celle de l'Institution religieuse par excellence, à substrat politique et temporel, l'Église romaine. C'est par rapport à cette dernière seule, qui s'est nommée au cours du temps « catholique », qu'ici les hérésies seront situées.

En fait, l'Église romaine a très tôt annexé ou confisqué la catholicité. Ce mot de « catholique » signifiait au départ « universel », et il caractérise encore l'Église en général dans la profession de foi nicéenne, que disent aussi les orthodoxes : l'Église y est dite « une, sainte, catholique et apostolique ». Mais très vite il s'est particularisé, pour ne désigner en Occident que l'Église de Rome. On y a parlé alors de l'« Église catholique, apostolique, et romaine », par un ajout de mot aussi contestable que celui, dans son ordre, du *Filioque*. Ce sens s'affirme certes au second millénaire, spécialement à partir de la Réforme, mais il est en germe, à Rome même et dans le monde latin, dès les débuts du christianisme.

De saint Augustin et de Tertullien à Bossuet, on oppose ainsi couramment l'Église catholique, où l'on se range toujours au sentiment commun, aux hérétiques, qui s'en tiennent à leur sentiment particulier. Mais cette proclamation d'universalité revient en réalité à n'opposer qu'une particularité (les options d'une seule Église, celle de Rome) à une autre, ou à d'autres.

L'argument du nombre, souvent allégué, est de peu de poids : on n'a pas tort simplement parce

qu'on est minoritaire, et même on peut avoir raison contre tout le monde...

Cela étant, méthodologiquement, on peut garder tout de même cette notion de catholicité telle que Rome la comprend, même si elle la mutile et la réduit. Cela reste un critère utile pour définir par rapport à elle les autres choix, car il faut bien un repère, un référentiel pour les classer. C'est ce qui explique que l'Église romaine n'est pas nommée ici parmi les hérésies, alors que ces dernières peuvent toujours, de leur propre point de vue, la considérer comme hérétique. Mais en aucune façon cette façon de les désigner et de les cataloguer n'implique à leur égard un quelconque jugement dépréciatif.

« Hérétique » se dit de celui qui pratique une hérésie. Dans le Nouveau Testament, ce mot a cinq occurrences, qu'il peut être intéressant de considérer.

D'abord il peut s'agir d'un groupe de personnes professant la même doctrine et faisant bande à part. On peut le traduire par « parti ». Ainsi, il est question du parti (*hairesis*) des sadducéens en Ac 5/17¹, et de celui des pharisiens en Ac 15/5. Tous deux se distinguent des chrétiens (ou si on veut des « judéo-chrétiens » d'alors), mais le mot n'est pas ouvertement péjoratif dans le contexte. Il n'a pas le sens moderne en tout cas.

1. Les abréviations des livres bibliques cités sont données page 17.